



**Master 2 Mention santé publique
Parcours « Enfance, jeunesse : poli-
tiques
et accompagnements »
Promotion : 2020-2021**

De la recherche participative à une auto-
nomie réflexive. L'exemple du projet de re-
cherche « Droits des Exilés en tant de
Crise : Hospitalité et Engagement »

Hamdani Sophia
Septembre 2021
*Sous la direction de
Patricia Loncle*

*« Tout être humain est un trésor inexploité possédant un potentiel illimité (...)»
Muhammad Yunus*

Remerciements

Je tiens à présenter mes remerciements les plus chaleureux et ma reconnaissance la plus sincère envers toutes les personnes qui ont permis la construction de ce travail.

Je voudrais remercier Patricia Loncle, ma tutrice de mémoire, pour sa disponibilité, ses conseils et surtout pour sa bienveillance sans pareil.

Je remercie également l'ensemble de l'équipe pédagogique du Master 2 ENJEU qui a su nous offrir une formation noble qui a grandement contribué à forger ma pensée.

Je remercie toute l'équipe de Coop'Eskemm, sans qui cet écrit n'aurait pas vu le jour. Merci pour votre accueil, votre gentillesse et votre accompagnement. Je remercie particulièrement Yoann Boishardy pour avoir pris le temps de suivre et de faciliter mon travail au sein de l'équipe.

Je remercie également Maxime Lecoq de Coop'Eskemm et Benjamin Roux des Editions du Commun pour tous ces moments d'échanges et de partage qui ont enrichi ma réflexion.

Merci à toute l'équipe du projet DECHE.

Merci à Zakaria qui m'a emmené aux pieds et aux sommets des plus belles montagnes pour faciliter l'écriture de cette production réflexive.

Sommaire

Introduction	8
Avant-propos	8
La structure d'accueil	10
La mission de stage	10
La vulgarisation scientifique comme mode de diffusion	11
Questionnements	12
La notion d'autonomie réflexive	13
Méthodologie	15
Partie 1 - Un projet de recherche singulier	17
1.1 - Le projet de recherche DECHE.	17
1.1.2 - DECHE sous le prisme de la recherche participative.	19
1.2 - Une équipe de recherche pluridisciplinaire	22
1.2.1 Les parcours	22
1.2.3 Quels rapports au terrain ?	23
1.2.3 Quels rapports à la recherche participative ?	25
Partie 2 - Une mission de stage co-construite	28
2.1 Construction du sujet dans le cadre du projet de recherche	29
2.1.1 L'enquête	31
La méthode	31
Les participant.e.s	32
2.1.2 Les récits sous forme de portraits	33
2.2 Mise en avant des récits recueillis	34
2.2.1 - Les récits au sein de l'article	34
2.2.2 - L'analyse de ces récits	41
2.3 La notion de légitimité dans la recherche participative.	43
Conclusion	45

Liste des sigles utilisés

DECHE : Droits des Exilés en tant de Crise: Hospitalité et Engagement

UPE2A : Unité Pédagogique pour Élèves Allophones Arrivants

ESS : Economie Sociale et Solidaire

Introduction

Avant-propos

Ce travail réflexif s'inscrit dans la continuité de cette année de Master 2 « enfance, jeunesse: politiques et accompagnement ». Lors de cette année académique, il était question de réaliser un stage alternant d'une durée de six mois puis de produire un écrit réflexif sur notre posture professionnelle en tant que stagiaire.

J'ai effectué mon stage alternant à l'Université de Rennes 1, au laboratoire de recherche Arènes sur un projet de recherche qui concerne les droits des personnes exilées durant la crise sanitaire (dont la description sera plus fine dans le corps de cet écrit). Le projet de recherche s'est d'abord divisé en trois grands axes de réflexion: l'alimentation, le logement et l'éducation, j'ai été ingénieure d'études stagiaire au sein de l'axe éducation.

Au départ, je pensais que la recherche n'était pas mon champ de prédilection. J'aime réfléchir, lire, écrire, m'instruire, apprendre et transmettre. La recherche pour moi, c'était plat, descendant, sans interaction. Lors de mon année de master 1, l'on m'avait dit qu'un chercheur, qu'une chercheuse devait servir la recherche par ses productions. Ce que j'en comprenais, c'était que les chercheur.e.s devaient nourrir leur réflexion, entre eux et elles, pour eux et elles, pour la recherche. J'y voyais une forme d'entre-soi qui me repoussait. À mon sens, la connaissance doit être partagée, doit être accessible et personne ne doit se sentir exclu.e. La recherche, telle que l'on me l'avait décrite, c'était l'opposé. Des rédactions compliquées, qui ne font pas toujours sens, des sujets qui ne parlent pas à tout le monde (alors que ces sujets pourraient intéresser davantage de personnes).

Ces six mois de stage et cette année universitaire m'ont donné l'occasion de faire évoluer ma pensée concernant la recherche. J'ai découvert une nouvelle façon de « faire » de la recherche, de « penser » la recherche, de « diffuser » la recherche.

Il était absolument nécessaire pour moi de mettre à profit tous les aspects de mon stage afin d'en tirer le meilleur. Finalement, cette envie a été tellement forte et présente lors de ces six mois de stage que j'ai choisi d'en faire le sujet principal de mon écrit réflexif. Ainsi, le présent écrit se veut être la continuité de tout ce qui a été acquis durant ces mois de stage tant par la construction réflexive que par la rédaction.

L'écriture de cet écrit marque la fin d'un cursus universitaire et les prémices d'une vie professionnelle dans le domaine de la jeunesse. A titre personnel, l'écriture de ce mémoire permet un ancrage plus précis dans une méthode de recherche qui m'était jusqu'alors inconnue. Aussi, il s'agit d'affiner ma pratique de future professionnelle en me familiarisant davantage avec le public de jeunes exilés dont il est question dans ce projet de recherche.

La structure d'accueil

La situation du stage a été particulière dans la mesure où il est difficile d'y associer un lieu ou une structure. De plus, le stage a été vécu en temps de crise sanitaire durant laquelle nous avons connu deux épisodes de confinement qui exigeaient parfois le télétravail.

Concrètement, j'ai été stagiaire de l'université Rennes 1 et plus précisément du laboratoire Arènes. Le projet de recherche est co-porté par le bureau d'études Coop'Eskemm. Finalement, c'est dans les locaux de Coop'Eskemm que j'ai travaillé quelques matinées dans la semaine, lorsque que je n'étais pas en télétravail. Il s'agit d'un jeune bureau d'études coopératif qui a pour but de favoriser l'accompagnement et le développement des politiques publiques à destination de la jeunesse. Le bureau est composé de membres associé.e.s et de salarié.e.s. Tous et toutes ont un engagement associatif ou militant, souvent les deux. L'envie de créer ce bureau naît d'ailleurs d'un engagement associatif qu'ils et elles (les quatre membres fondateurs) ont en commun. Coop'Eskemm travaille sur différents projets concernant la jeunesse à l'échelle de la ville, du département de la région, de la France et de l'Europe. L'un des objectifs est de pouvoir faire de la recherche autrement, dans le but de la diffuser autrement. Le projet sur lequel j'ai travaillé est le premier projet de recherche financé qu'a obtenu Coop'Eskemm.

La mission de stage

J'ai intégré le projet de recherche en décembre 2020, soit huit mois après son lancement. Plus précisément, j'ai rejoint l'équipe travaillant sur le volet éducation.

Mon équipe a travaillé sur la continuité pédagogique des jeunes exilé.e.s scolarisé.e.s en temps de crise sanitaire, en particulier durant le premier confinement. Il y a eu la volonté

de questionner l'engagement des enseignant.e.s, le suivi de la scolarité, l'environnement physique et social dans lequel les jeunes exilé.e.s ont été confiné.e.s. Pour ce faire, des entretiens ont été conduits avec les professeurs des Unités Pédagogiques pour Élèves Allophones Arrivants (UPE2A ci-après) des écoles, des collèges et des lycées de Rennes, des professionnel.le.s travaillant en lien avec les jeunes exilé.e.s (assistant.e.s familiaux et éducateurs.trices spécialisé.e.s) et des acteurs.trices bénévoles. Au total, seize entretiens ont été conduits. Afin de compléter tout ce qu'on fait mes deux collègues, j'ai choisi de travailler sur une problématique dont ont parlé toutes les personnes interrogées qui est celle du choix de l'orientation (scolaire ou professionnelle).

En effet, nous avons constaté que, dans la grande majorité des cas, les jeunes exilé.e.s scolarisé.e.s sont victimes d'orientation subie, ils et elles n'ont pas la liberté absolue de choisir ce qu'ils et elles veulent faire. Cependant, ce constat a été fait à l'écoute et à l'analyse des entretiens conduits auprès des professionnel.le.s, les jeunes dont il est question n'ont pas été entendus dans le cadre de cette enquête. La prolongation de la crise sanitaire et le second confinement du mois de novembre ont contraint mes collègues à se limiter à des entretiens en visioconférence avec les professionnel.le.s uniquement. Limités par le temps, il a été impossible pour eux de donner la parole aux principaux concernés. Dans les différents axes qui composent le projet de recherche (que nous détaillerons dans la deuxième partie) les personnes concernées ont été entendues. Il m'a alors semblé nécessaire et indispensable que la parole des jeunes apparaisse dans l'axe « Education » de la même manière qu'elle apparaît ailleurs.

La vulgarisation scientifique comme mode de diffusion

Dans ce projet de recherche il y a une réelle volonté de rendre accessible les productions qui en découlent dans une démarche de vulgarisation scientifique. Des événements, qui n'ont pas pu avoir lieu du fait de la crise sanitaire, devaient être organisés pour communiquer sur la démarche et les avancées du projet. Afin de rester dans cette démarche de vulgarisation scientifique, un compte Instagram une page Facebook et un blog ont été créés et alimentés de vidéos, podcasts et articles.

Ainsi, il m'a semblé pertinent que la production finale de ma mission de stage soit un article de vulgarisation scientifique destiné à être publié sur le blog scientifique du projet

de recherche¹ et sur le média collaboratif de vulgarisation scientifique « to have an impact² ».

Si la vulgarisation scientifique peut être considérée comme étant péjorative, comme l'explique Bernadette Bensaude-Vincent (2010), parce qu'elle placerait les personnes à qui s'adresse la vulgarisation scientifique en situation d'infériorité intellectuelle, cela reste un moyen de diffusion très utilisé. Elle affirme que cela « maintient les citoyens en position de spectateurs passifs d'une dynamique qui leur échappe et sur laquelle ils ne peuvent influencer ». Peut être est-il nécessaire ici de nuancer le propos de Bernadette Bensaude-Vincent ; est-il juste de considérer les individus qui s'intéressent à différents sujets auxquels ils n'ont pas contribué directement de « passifs » ?

Nous verrons à travers cet écrit pourquoi la vulgarisation scientifique est indispensable et indissociable de ce type de recherche. Aussi, nous verrons dans quelle mesure les « citoyens » sont les contributeurs directs ou indirects de ce projet de recherche.

Questionnements

[Mon sujet de mémoire a mis un peu de temps à émerger. La réflexion était présente depuis le départ, mais il m'a fallu du temps pour parvenir à conscientiser et à exprimer cette réflexion]³.

Au départ, il était question d'écrire un mémoire de recherche sur la réception de l'action publique (les politiques d'éducation et plus précisément l'orientation) des jeunes exilé.e.s scolarisé.e.s. Finalement, il m'est apparu que cette réflexion n'était pas tout à fait compatible avec ce que je faisais dans le projet. Bien que le travail de recherche aurait été intéressant, il m'a semblé plus pertinent de décrire et analyser la façon dont on travaille sur un projet de recherche de ce type en incluant cette première réflexion différemment (à travers la mission stage).

¹ <https://covidexil.hypotheses.org>

² www.tohaveanimpact.com

³ Extrait du récit de stage (cf méthodologie)

Ne connaissant pas ce type de projet de recherche ni le bureau d'études coopératif travaillant dessus, j'ai souhaité, à travers cet écrit, mettre en valeur cette façon de faire qui semble encore méconnue.

Ainsi, je me suis demandé comment ce type de projet de recherche permet-il d'atteindre une certaine autonomie réflexive par rapport au sujet étudié ?

Aussi, comment ce projet de recherche valorise-t-il les participant.e.s du côté recherche et du côté terrain en les rendant acteur.rice.s de ce projet ?

La notion d'autonomie réflexive

La notion d'autonomie réflexive est relativement absente du champ scientifique, l'on parle davantage de « pratique réflexive ». Dans le but de proposer une définition juste, il conviendra dans un premier temps de définir l'autonomie puis la réflexivité et enfin de croiser ces définitions avec celle de la « pratique réflexive ».

L'autonomie est définie comme suit par le Centre National De Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL): « Faculté de se déterminer par soi-même, de choisir, d'agir librement », « Liberté, indépendance morale ou intellectuelle » ⁴. En somme, l'autonomie est propre à l'individu, « « autos » ce qui vient de soi (...) et « nomos » règles établies par la

⁴ <https://www.cnrtl.fr/definition/autonomie>

société, lois. » (Warchol, 2012)⁵, l'on peut parler d'affranchissement de ces règles. L'autonomie permet de décider pour soi en passant outre les règles régies par une société, une culture, une structure, etc.

Avant de définir la réflexivité, il semble intéressant de rappeler ce qu'est la réflexion. Si l'on prend la définition du CNRTL, la réflexion est « la faculté qu'a la pensée de faire retour sur elle-même pour examiner une idée, une question, un problème », en somme, c'est la « capacité de réfléchir ». ⁶ La réflexivité émane de la réflexion. Plus précisément, d'un point de vue sociologique, la réflexivité permet d'intégrer « l'observateur dans le champ de l'observation » ⁷, il s'agit alors d'être en mesure de porter une réflexion sur sa réflexion, ou encore d'analyser sa propre pratique.

Enfin, la pratique réflexive consiste à constamment et intentionnellement se mettre dans cette posture réflexive qui permet de comprendre et de conscientiser sa façon de faire. Effectivement, dans le premier chapitre de son livre, Yann Vacher cite Lafortune et Deaudelin pour décrire une personne faisant preuve de pratique réflexive : « la personne qui se montre capable, d'une part, de décrire et d'analyser sa pratique ainsi que d'en examiner l'efficacité et, d'autre part, de créer ou d'adapter ses propres modèles de pratique en tirant profit des modèles existants (modèles d'intervention ou d'accompagnement) afin de rendre sa pratique plus efficace » (Lafortune et Deaudelin, 2001, p. 43 cités par Yann Vacher, 2015)⁸.

Il est désormais possible de proposer une définition de la notion d'autonomie réflexive dont il est question dans cet écrit. Il s'agit, d'une part, de savoir et de pouvoir s'affranchir d'une méthodologie propre à la recherche en tentant sans cesse d'adapter sa propre façon de faire à « la » façon de faire de l'équipe. D'autre part, l'autonomie réflexive permet, de même que la pratique réflexive, de conscientiser sa propre façon de faire dans l'intérêt de

⁵ Warchol, N. (2012). Autonomie. Dans : Monique Formarier éd., *Les concepts en sciences infirmières: 2ème édition* (pp. 87-89). Toulouse, France: Association de Recherche en Soins Infirmiers. <https://doi.org/10.3917/arsi.forma.2012.01.0087>"

⁶ <https://www.cnrtl.fr/definition/reflexion>

⁷ <https://www.universalis.fr/encyclopedie/reflexivite-sociologie/>

⁸ Vacher, Y. (2015). Construire une pratique réflexive. De Boeck.

rester efficace. Finalement, il s'agit de « construire un dispositif de recherche adapté (...)»⁹ sans chercher à rentrer absolument dans une méthodologie pré-construite et tenter de l'exécuter au détriment du sujet étudié (Patrick Hassenteufel, à propos de la comparaison).

Méthodologie

La réflexion de ce travail a été enrichie par différents temps de discussions avec Maxime Lecoq, coordinateur d'études de Coop'Eschemm et Benjamin Roux, éditeur et fondateur des « Editions du commun » auteur du livre « L'art de conter nos expériences collectives. Faire récit à l'heure du storytelling »¹⁰.

Tous les deux ont choisi d'enquêter sur ce projet de recherche dans l'intérêt d'observer et d'analyser la façon dont les membres de l'équipe du projet collaborent et coopèrent. Ils ont la volonté de questionner les profils des membres de l'équipe de recherche, leur rapport à la recherche et au terrain. Pour ce faire, des entretiens (annexe 1) ont été réalisés auprès de certain.e.s membres de l'équipe de recherche. Nos sujets d'étude étant proches, Benjamin Roux et Maxime Lecoq, avec l'accord des personnes enquêtées, m'ont donné à écouter et à analyser les entretiens réalisés. Dans le cadre de ce travail, je n'ai pas mené les

⁹ Hassenteufel, P. (2005). De la comparaison internationale à la comparaison transnationale: Les déplacements de la construction d'objets comparatifs en matière de politiques publiques. *Revue française de science politique*, 55, 113-132. <https://doi.org/10.3917/rfsp.551.0113>

¹⁰ Roux, B. (2018). *L'art de conter nos expériences collectives* (éditions du commun éd.). éditions du commun.

entretiens ni construit le guide, j'ai uniquement participé à la réflexion et analysé les entretiens selon ma grille d'analyse. Pour affiner l'analyse, j'ai également utilisé l'observation participante. Faisant partie de l'équipe de recherche sur laquelle porte cet écrit, le statut d'observatrice m'a permis de prendre des notes sur les personnes de mon équipe en amont de l'écoute des entretiens ce qui a permis d'éclaircir l'analyse.

Dans cet écrit réflexif, il y a la volonté d'utiliser ma pratique professionnelle comme l'un des objets d'étude. Pour ce faire, j'ai utilisé l'autobiographie raisonnée théorisée par Henri Desroches. Il s'agit de mettre de la distance entre le travail réflexif et la mission de stage « une distanciation telle qu'elle permette de surplomber l'action par la réflexion et même parfois de désembrayer d'une action désormais révolue pour se ressaisir dans une action à découvrir » (Desroche, 1990 cité par Mias 2005)¹¹. Ainsi, j'ai rédigé une autobiographie raisonnée partant de la façon dont j'ai trouvé mon stage à la prise en forme définitive de ma mission de stage. Il était nécessaire de prendre de la distance sur ma pratique professionnelle pour pouvoir l'analyser et la comprendre de façon objective. Aussi, dans le but d'être à l'aise avec l'idée d'observer et de critiquer le travail réalisé et les personnes participantes, le fait d'écrire sur ma relation avec les différents membres de l'équipe m'a permis de rendre légitime la réflexion que je menais. Cette autobiographie est venue compléter le journal de terrain que j'ai tenu tout au long de mon stage. En somme, j'ai mis en récit mes six mois de stage afin de pouvoir en avoir une lecture distanciée. Ce document que j'ai nommé « récit de stage » m'a été utile pour la rédaction de ce mémoire.

¹¹ Mias, C. (2005). L'autobiographie raisonnée, outil des analyses de pratiques en formation. *L'Orientation scolaire et professionnelle*, 34/1, 29- 45.
<https://doi.org/10.4000/osp.538>

Partie 1 - Un projet de recherche singulier

Il convient désormais de décrire et d'analyser le projet de recherche dont on parle depuis le début de cet écrit. Nous l'avons précisé au départ, il s'agit d'une façon de faire de la recherche qui m'était inconnue avant que je ne commence mon stage professionnel.

Il s'agira dans un premier temps de décrire le projet de recherche de façon précise avant d'exposer la méthode dans laquelle celui-ci s'ancre afin d'en saisir toutes les singularités.

1.1 - Le projet de recherche DECHE.

Au début de la crise sanitaire de la Covid 19, en mars 2020, alors que la France se confine totalement, l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) lance l'appel à projet « Flash Covid 19 » dans l'intérêt de mobiliser et de soutenir les communautés scientifiques. En réponse à cet appel, le laboratoire Arènes de l'Université de Rennes 1 et le bureau d'études Coop'Eschemm proposent un projet de recherche sur la situation des personnes exilées durant la crise sanitaire et le confinement qui y est lié en France et plus précisément à Rennes. Ce projet de recherche « Droits des Exilés en temps de Crise: Hospitalité et Engagement » (DECHE) a été retenu par l'ANR aux côtés de 85 autres projets de recherche. L'intérêt de cette recherche est de mettre la lumière sur les personnes vulnérables dont la situation s'est dégradée pendant le confinement et d'analyser les initiatives qui ont vu le jour pour prendre en considération les droits et les besoins de ces personnes. Aussi, il y a la volonté de donner la parole aux principaux et principales concerné.e.s en co-construisant les analyses avec les personnes exilées. L'un des intérêts centraux de cette recherche est de permettre la prise de recul vis-à-vis des prises en charge des personnes exilées dans un contexte social et

économique très difficile dans le but d'améliorer les actions déjà mises en place et de contribuer à l'amélioration des systèmes de prise en considération des personnes exilées.

Cette recherche s'étend sur 18 mois et se décline en trois volets principaux : le logement, l'alimentation et l'éducation des personnes exilées en temps de crise sanitaire.

Au départ, l'équipe de recherche voulait se focaliser sur le premier confinement sans savoir que la France connaîtrait d'autres épisodes de confinement et une crise sanitaire toujours aussi présente obligeant les différentes structures (établissements scolaires, associations...) à réorganiser leurs fonctionnements.

La particularité de ce projet de recherche est qu'il est composé d'une dizaine de chercheur.se.s venant d'horizons différents. En effet, le projet rassemble des chercheurs issus du laboratoire Arènes, des acteurs.trices associatifs, des coordinateurs d'études du bureau d'études Coop'Eschemm et enfin des étudiants stagiaires de l'Ecole des Hautes Etudes en Santé Publique (EHESP). Nous sommes plusieurs à travailler sur un sujet commun bien que celui-ci soit décliné en trois grands axes de recherche. L'équipe n'est pas composée exclusivement de chercheurs ayant le statut universitaire. On y trouve également des personnes ayant le statut d'exilé.e, d'étudiant.e et de bénévole. Précisons ici que tous les acteurs et toutes les actrices de ce projet sont touché.e.s de près ou de loin par la thématique lié aux personnes exilées, par leurs engagements militants et associatifs.

Au sein du projet de recherche, les trois volets de la recherche sont indépendants et les équipes sont autonomes. Les volets découlent du projet principal et sont liés entre eux. Cependant, ce sont les équipes qui s'organisent comme elles le désirent autour de leur spécialité. Pour chacun des axes de la recherche, un ou une universitaire référent.e suit les travaux qu'effectuent les groupes de travail. Ces chercheur.se.s universitaires sont présents pour orienter et nourrir les réflexions, relire les productions écrites, participer à l'écriture et aux enquêtes terrain.

À raison d'une fois par semaine, nous avons un temps transversal pendant lequel chacune des équipes partage ses avancées. Ce temps permet aux différentes équipes de s'enrichir des façons de faire des un.e.s et des autres, de partager les contacts et les outils. C'est pendant ces temps que nous faisons le lien entre chacun des axes, que nous collaborons.

Enfin, comme expliqué précédemment, le projet de recherche se décline en trois axes autour d'une thématique commune. Ainsi, les terrains d'enquêtes sont sensiblement les mêmes d'un axe à un autre. Cela permet de faire des entretiens croisés, d'échanger les données recueillies et d'avoir différents angles d'approche à chaque fois que l'on interroge un terrain ce qui, encore une fois, enrichit grandement la recherche.

1.1.2 - DECHE sous le prisme de la recherche participative.

Depuis les années 70, alors que l'on constate que « les acteurs de la société civile » produisent des savoirs dans l'intérêt du bien-être commun, la recherche commence à être remise en question ; doit-elle être la propriété des chercheurs et des décideurs politique ? (Storup, Millot et Neubauer 2012¹²)

La recherche participative

La recherche participative, à la différence de la recherche dite « classique » nécessite que les savoirs de tous les individus participants à la recherche soient sur un même pied d'égalité. En effet, ce type de recherche, par définition est participatif, tout le monde peut y contribuer.

Céline Bellot et Jacinthe Rivard (2013)¹³ citent Anadòn (2007) qui affirme que « ce type de recherche représente une alternative qui déconstruit les rapports habituels de la production scientifique ». La recherche telle qu'elle est considérée émane des savoirs produits par des chercheur.e.s ayant un statut universitaire rendant ainsi légitimes les productions qu'ils et elles créent.

¹² Millot, G., Neubauer, C. et Storup, B. (2012). La recherche participative comme mode de production de savoirs : un état des lieux des pratiques en France. Fondation Sciences Citoyennes.

¹³ Bellot, C. & Rivard, J. (2013). La reconnaissance : un enjeu au coeur de la recherche participative. *Nouvelles pratiques sociales*, 25(2), 105–124. <https://doi.org/10.7202/1020824ar>

La recherche participative permet quant à elle de rendre acteurs les individus de la société civile. Un espace de réflexion commun se crée permettant de proposer de nouveaux outils, de nouvelles solutions pour « répondre aux enjeux sociétaux » (Storup & al 2012) qui nous incombent aujourd'hui, notamment l'accueil des personnes exilées.

En effet, Barbara Storup, argue du fait que l'individu chercheur « non-académique » offre une vision de la réalité différente de celle du chercheur académique. Ce qui permet finalement d'obtenir un point de vue global entre théorie et pratique. Elsa Leshner rappelle que selon le Center For Collaborative Research de l'université de Californie, la recherche participative implique trois éléments clé : l'équité, la collaboration et l'implication des communautés.

Le projet de recherche dont il est question ici s'inscrit effectivement dans cette brève définition. Toutes les personnes du projet de recherche produisent du savoir autour d'un même sujet. Ces personnes collaborent ; elles produisent du contenu ensemble. Enfin, tous les résultats sont déduits à partir d'entretiens et de discussions menés auprès des personnes concernées en tant que participantes à la recherche.

La construction d'une recherche participative

En principe, la recherche participative prend la forme d'un projet de recherche porté par un laboratoire de recherche et « un partenaire de la société civile » (Stroup & al 2012), il peut s'agir d'une association, d'un groupe de personnes, etc. Dans le cadre de DECHE, le projet est porté par le laboratoire Arènes et par le bureau d'études Coop'eskemm. La finalité est de produire de la connaissance pour le laboratoire et pour le bureau d'études (dans le cas de DECHE) et ainsi de mettre en avant une réalité méconnue et y apporter des éléments de réponse.

La co-construction des savoirs

Franco Ferrarotti, l'un des premiers sociologue de la chaire de sociologie italienne, dans un entretien avec Christine Delory-Momberger¹⁴, rappelle a quel point il est indispensable pour le ou la chercheur.e de se mettre sur le même pied d'égalité avec les personnes enquêtées. Il s'agit d'accepter que l'on ne connaît pas la réalité de la vie des personnes auprès de qui l'on enquête. Il convient de faire de la recherche horizontale, de ne pas faire de « la recherche du haut vers le bas »¹⁵. Pour avoir des résultats non biaisés, des résultats proches de la réalité, il faut pouvoir partager cette réalité et entrer dans ce qu'il nomme une « conversation » loin de l'entretien classique directif. Il faut laisser libre court à la « conversation » pour avoir du concret, du naturel, des vérités, sans présupposer un résultat ou une réponse. Les savoirs émanants de la recherche participative, en plus d'être co-construits avec les co-chercheur.e.s, doivent être construits avec tous les acteurs et toutes les actrices de la recherche (chercheur.e.s, terrain etc.). La dimension de « co-construction » est omniprésente dans la recherche participative, il s'agit, si l'on reprend les termes de Franco Ferrarotti concernant la sociologie participative, d'instaurer une « parité de position »¹⁶. En effet, il faut être suffisamment proche des personnes interrogées pour comprendre leur réalité au-delà de la dimension parfois sociologique que peut avoir la recherche. Comme expliqué précédemment, la recherche participative, pour être valide, doit justement comporté des personnes de la société civile. En plus d'inclure des personnes de la société civile, l'équipe de recherche du projet DECHE est composée de personnes ayant eu une expérience d'exil. La co-construction des savoirs nécessite d'admettre que toutes les personnes participent à la recherche, il s'agit pour le ou la chercheur.e de se mettre dans une position d'apprenant lorsqu'il interagit avec ses collègues et lorsqu'il interagit avec le terrain afin d'être constamment dans une démarche coopérative de construction des savoirs. L'un des enjeux de la recherche participative est l'équité, ainsi, il faut savoir partager le « pouvoir, des ressources, des crédits,

¹⁴ Ferrarotti, F. (2013). Partager les savoirs, socialiser les pouvoirs. *Le sujet dans la cité*, 4, 18-27. <https://doi.org/10.3917/lhdlc.004.0018>

¹⁵ *Ibid*

¹⁶ Ferrarotti, F. (2013). Partager les savoirs, socialiser les pouvoirs. *Le sujet dans la cité*, 4, 18-27. <https://doi.org/10.3917/lhdlc.004.0018>

des résultats, des connaissances ainsi que l'estime réciproque du savoir et de la spécificité des partenaires entre eux »¹⁷.

1.2 - Une équipe de recherche pluridisciplinaire

La particularité de la recherche participative, comme nous l'avons évoqué précédemment, c'est de compter au sein de l'équipe de recherche des personnes de la société civile et des chercheur.e.s.

Dans le cas du projet DECHE, les parcours des personnes participantes à la recherche sont variés. Il convient ici de détailler leurs parcours, leurs rapports au terrain et la façon dont ils perçoivent cette façon de faire de la recherche. Précisons qu'il ne s'agit pas d'avoir une approche sociologique mais de saisir le rapport à la recherche et au terrain des personnes de l'équipe de recherche dans le but de mettre en avant l'importance de la pluridisciplinarité d'une équipe de recherche.

Dans l'intérêt de faciliter la lecture et de garantir l'anonymat, j'ai attribué un nom d'emprunt à chacun.e.s des membres de mon équipe.

1.2.1 Les parcours

L'équipe de recherche, au moment où je la rejoins, est composée de neuf personnes « actives »¹⁸. Trois hommes : Ali, Georges et Antoine et six femmes : Cléo, Béatrice, Carole, Marie, Lucie et Ella qui toutes et tous ont entre 23 et 53ans.

Antoine, Ella et Georges sont membres associés du bureau d'études Coop'Eskemm. Georges est docteur en sciences politiques. Antoine qui a un parcours universitaire en sciences de l'éducation et en politique de jeunesse et Ella qui a un parcours en droit, en

¹⁷ Lechner, E. (2013). Recherche participative : contribution à partir d'un travail effectué avec des migrants dans la ville de Coimbra [1]. *Le sujet dans la cité*, 4, 222-236. <https://doi.org/10.3917/lhdlc.004.0222>

¹⁸ J'utilise ce terme pour désigner les personnes qui travaillaient sur le projet au même moment que moi. J'ai su plus tard (peut être trop tard) que d'autres personnes faisaient partie du projet depuis le départ mais ne contribuaient pas directement aux productions que nous avons réalisés au cours des 8 mois de stage.

sciences politiques, en politiques de jeunesse et en sciences humaines et sociales sont coordinateurs.trices d'études au sein du bureau d'études. Béatrice et Carole sont toutes les deux maitresses de conférence en sociologie et appartiennent au laboratoire de recherche Arènes. L'une est spécialisée dans les questions de jeunesse et l'autre dans le logement. Dans l'équipe, l'on retrouve des personnes qui ont été recrutées en tant qu'ingénieurs d'études parce qu'elles ont un engagement dans une association qui soutient les personnes exilées. Parmi elles, Cléo qui est étudiante en France depuis cinq années. Elle a un parcours universitaire en sciences politiques et en économie sociale et solidaire (ESS). Lucie qui a également un parcours universitaire en ESS et Marie qui a le même parcours que Lucie avec une spécialisation en politiques de jeunesse. Enfin, Ali qui a un parcours en droit général.

L'on constate que toutes ces personnes ont un lien avec l'université. Les différents parcours d'études s'inscrivent dans un même univers, parmi l'équipe, seulement trois n'ont pas de lien avec le master « politique jeunesse ». Ces similitudes de parcours nous poussent à croire que toutes et tous partagent des questionnements similaires. Aussi, nous l'avons évoqué au départ, le bureau d'études est né d'un engagement que tous les membres associés avaient en commun. Les liens qui lient ces personnes dépassent souvent le professionnel. En effet, de forts liens d'amitié lient les personnes de cette équipe. Avant de se réunir autour de ce projet de recherche, d'autres projets les ont rassemblés par le passé, des projets européens, des stages d'études, des projets d'écriture...

1.2.3 Quels rapports au terrain ?

Il convient désormais de comprendre les liens qu'entretiennent les personnes de l'équipe avec les personnes exilées qui constituent le terrain de ce projet de recherche. Si Cléo, Marie, Lucie et Ali ont été recrutés pour leur engagement associatif, cela ne signifie pas que le reste de l'équipe est éloigné du terrain.

En 2015, Béatrice a co-fondé l'association de soutien aux personnes exilées (nous l'appellerons « l'association D ») dans laquelle ces derniers sont engagés. Après s'être longuement questionnée sur l'accueil des personnes exilées, elle a fondé, avec d'autres personnes engagées, une association qui fait du lien entre les personnes rennaises et les personnes exilées. Aujourd'hui, elle mène toujours un certain nombre d'activités avec ce public. En plus des activités classiques de l'association (ateliers de français, temps conviviaux etc.), Béatrice a inclus cette entité associative dans plusieurs de ses travaux universitaires. C'est cette proximité avec le public concerné et son engagement qui ont encouragés Béatrice à participer à ce projet de recherche.

L'engagement associatif de Marie a débuté alors qu'elle était étudiante en Master ESS. L'association D ayant été partenaire d'un événement rennais, Marie a pris part à l'organisation. C'est d'ailleurs par ce biais qu'elle a connu Georges et le reste de l'équipe du bureau d'études Coop'Eskemm. Se sentant concerné par le public des personnes exilées, Marie a été séduite par le projet, il s'agit pour elle de la continuité de son engagement associatif.

Lucie a également connu l'association D lors de ses études en ESS, et elle a connu Georges par le même biais que Marie, lors d'un événement organisé par différentes entités rennaises, dont l'association D. Elle a d'abord réalisé un stage sur un projet européen dont l'association était partenaire avant d'être recrutée par Coop'eskemm pour travailler sur le projet DECHE.

Ali et Cléo ont connu l'association D du fait de leur parcours d'exil. Ali a bénéficié des activités de l'association et en a créé de nouvelles. Ali a participé à un projet européen dans lequel l'association D était impliquée, c'est par ce biais qu'il a, lui aussi, connu Georges.

Cléo a débuté son engagement parce qu'elle cherchait une association dans laquelle s'investir. Il lui tenait à coeur d'être engagée dans ce type d'association du fait de son parcours.

Antoine se dit néophyte concernant le public de personnes exilées. En effet, il a connaissance des acteurs.trices associatifs du territoire mais n'avait jamais vraiment investi son temps dans ce type d'association. Cependant, il a piloté des projets européens dans lesquels l'association D est impliquée.

Carole à un engagement associatif dans l'association D, elle y anime des temps conviviaux et des ateliers de français.

Ella, comme Antoine, n'a pas d'engagement associatif au sein de l'association D. Néanmoins, elle a un intérêt particulier pour la question des personnes exilées (elle a dans sa famille des personnes ayant un parcours d'exil). De plus, elle a déjà réalisé des travaux de recherche au sujet des personnes exilées.

Enfin, Georges a connu l'association D lorsqu'il pilotait un projet européen avant la création du bureau d'études. Depuis, il tente d'inclure ce public aux différents travaux qu'il mène.

Tous les membres de l'équipe du projet de recherche ont un lien avec le public concerné. Souvent ce lien est animé par un engagement associatif que certains ont qualifié de « militant ».

1.2.3 Quels rapports à la recherche participative ?

Le projet DECHE s'inscrit dans la recherche participative. Cela implique de travailler en collectif autour d'un même sujet avec des personnes de différents horizons. Il semble pertinent de comprendre la façon dont les membres de l'équipe définissent et s'inscrivent dans ce projet de recherche alternatif. Les questions qui ont été posées ont porté dans un premier temps sur la connaissance générale de la recherche puis sur le fait de travailler en collectif.

L'approche de la recherche des membres de l'équipe varie en fonction de leur parcours.

Marie et Lucie ont connu la recherche à travers l'université et les travaux qu'elles avaient à produire dans ce cadre. De fait elles ont expérimenté la conduite d'entretiens, l'analyse et l'écriture de façon individuelle. Pour Marie travailler ensemble équivaut à savoir communiquer au sein d'une équipe. L'intérêt du travail en commun est de s'enrichir du travail des un.e.s et des autres. Cela nécessite une capacité d'adaptation particulière. Marie pense que ce type de projet ne s'inscrit pas dans une méthodologie préétablie. Il s'agit pour elle d'inventer une nouvelle façon de travailler qui convienne à tout le monde.

Lucie pense qu'il y a eu différentes étapes dans le travail collectif de ce projet. D'abord il y a eu une période coopérative dans laquelle tout le monde travaillait ensemble,

puis une période de solitude durant laquelle elle a dû avancer toute seule et enfin une période collaborative dans laquelle tout le monde travaillait de son côté autour d'un même objectif.

Carole, qui est sociologue de formation, pense que l'enjeu du travail en collectif est de trouver son équilibre entre ses intérêts personnels et les intérêts du collectif. Concernant ce projet de recherche, Carole pense que le plus important n'est pas le rendu académique mais ce qui va ressortir de ce projet en tant que tel. Le collectif permet selon elle, d'avoir une multitude de regards pour enrichir l'analyse. Alors que Carole a un rôle de « référente » pour l'un des axes de la recherche, elle constate qu'il n'y pas de hiérarchie et elle apprécie cette horizontalité des rapports qu'entretiennent les membres de l'équipe.

Ella apprécie le simple fait de coopérer avec des personnes extérieures au bureau d'études. Selon elle il est important de savoir travailler seul.e pour travailler en équipe. Elle pense que certaines personnes de l'équipe, du fait de leurs statuts, ne réalisent pas le même travail que les autres ; ces personnes vont vers ce qui les intéressent. Ella pense que ce projet de recherche qui réunit des personnes qui ont un parcours différent créé une complémentarité au sein de l'équipe. L'intérêt de ce type de recherche, selon elle, c'est d'aller au-delà d'une production à rendre aux entités de recherche, c'est pouvoir créer du lien avec les acteurs.trices et les personnes concernées pour transformer les choses. En effet, il s'agit de se détacher des rapports scientifiques et de répandre les résultats au plus grand nombre.

Ali n'avait pas de connaissance directe dans le champ de la recherche scientifique. Il a accepté d'intégrer l'équipe parce qu'il avait un lien avec l'équipe du projet et les personnes concernées par la recherche. Aussi, Ali a apprécié travailler en équipe du fait de son manque de confiance (dû à sa maîtrise du français qu'il sous-estime), il a pu demander de l'aide et être accompagné à chaque fois qu'il en a eu besoin.

Béatrice a l'habitude de faire de la recherche « hors des murs ». Depuis l'obtention de sa thèse elle a toujours tenté de travailler en collectif. Elle tend à impulser une horizontalité des rapports au sein de l'équipe de recherche. Elle aussi observe une complémentarité dans l'équipe du fait de la diversité des points de vue. Le projet de recherche DECHE est original selon Béatrice, dans la mesure où le projet rassemble différentes personnes d'horizons différents qui n'en sont pas à la même étape dans leurs parcours. « Chacun peut apporter des choses différentes depuis sa place ». Au sein du projet il a été possible, selon elle, de dégager ses propres axes et ses propres centres d'intérêts.

Au départ, Cléo a questionné sa place au sein du projet. En effet, elle a été impressionnée par le statut universitaire de ses collègues. Cléo pense apporter au projet sa propre

réalité du sujet. Elle aussi constate une horizontalité dans les rapports de l'équipe, il n'y a pas de hiérarchie.

Antoine a peu de connaissance dans ce type de recherche. Pour lui l'intérêt c'est de voir comment il est possible de mener ce type de projet avec des chercheurs académiques et de créer des projets de manière coopérative dans un but commun. Antoine, de la même manière que Ella, questionne l'utilité des rapports scientifiques classiques. Selon lui « la recherche est primordiale à la transformation de la société mais seulement si tout le monde y prend part ».

Georges a appris cette façon de faire de la recherche lorsqu'il était à l'étranger. Il constate qu'il est difficile de garder un schéma horizontal dans une équipe de recherche participative. Au sein de ce projet, il pense qu'il est intéressant de pouvoir impulser des dynamiques individuel pour le collectif.

Finalement, l'on constate que toutes et tous ont une réalité et une approche différentes de la recherche et du terrain bien que ces réalités aient des points de convergences. Cette réalité se construit à partir de leurs expériences individuelles, de leurs études etc. Bien que l'équipe soit pluridisciplinaire, toutes et tous sont animés par des questionnements communs, ils et elles ont pris part à la recherche dans le but d'y apporter une réalité qui est la leur. Cette construction pluridisciplinaire permet d'avoir une multitude de points de vue concernant la recherche. Aussi, la diversité des profils des co-chercheurs rend la recherche plus authentique dans la mesure où celle-ci est abordée par différentes entrées en rupture avec l'approche purement scientifique dont on peut avoir l'habitude. Les analyses sont faites par des personnes qui côtoient les terrains d'enquêtes depuis longtemps et pas uniquement depuis le début de la recherche. Cela permet à l'équipe de recherche d'avoir le recul suffisant et une approche plus fine du terrain.

La notion d'autonomie réflexive est omniprésente. Certain.e.s l'ont conscientisé puisqu'ils affirment être autonomes dans leur façon de faire de la recherche. D'autre reconnaissent qu'il n'y a pas une unique façon de faire, mais que la méthodologie du projet se dessine au fur et à mesure.

A travers ces entretiens, la notion de légitimité, bien qu'on ne l'ait pas évoquée ici, est beaucoup revenue. Qui peut faire de la recherche ? Faut-il un statut universitaire pour produire des savoirs ?

Doit-on avoir un lien avec l'objet d'études pour avoir le droit de produire des savoirs ? Malgré ces questionnements, toute l'équipe a su s'appropriier le projet de recherche en mettant en avant ses questionnements personnels et en les transformant en objet d'études.

C'est précisément cette construction, cette façon de faire qui m'a permis à mon tour de m'approprier le projet de recherche et de proposer ma mission de stage.

Partie 2 - Une mission de stage co-construite

L'intérêt de la recherche participative et la possibilité d'avoir une autonomie réflexive sur le sujet étudié semble être de bons moyens pour explorer et questionner des sujets qui ne sont pas suffisamment abordés dans le champ de la recherche. A travers la recherche participative, et plus précisément le projet DECHE, il y a la volonté de mettre en avant des sujets trop souvent occultés et de valoriser des publics marginalisés voire stigmatisés.

Comme expliqué précédemment, la question du choix devait être la réflexion principale de cet écrit. Cependant la méthodologie, la façon de faire de la recherche, au sein du projet m'a semblé davantage intéressante à détailler. Dans cette seconde partie, il s'agira de définir la façon dont s'est construit ma mission du stage et mon rôle au sein du projet DECHE au regard de la recherche participative et de l'autonomie réflexive.

2.1 Construction du sujet dans le cadre du projet de recherche

En tant que stagiaire du projet DECHE, c'est à ce moment là que j'ai mis en pratique la notion d'autonomie réflexive décrite auparavant. J'ai d'une part « créé » ma propre mission de stage autour d'un sujet que j'ai choisi, d'autre part j'ai utilisé une méthode qui n'avait pas encore été utilisée au sein du projet de recherche DECHE.

Le sujet, sans jamais être nommé, a émergé à la suite d'un certain nombre d'échanges que j'ai pu avoir avec mon équipe de recherche. D'abord avec mes collègues de l'axe éducation avec qui j'avais des temps de discussions presque quotidiens. Puis, au cours des réunions plus générales qui pouvaient avoir lieu de façon bimensuelle.

D'abord, j'ai réalisé que l'axe éducation était l'un des seuls axes à mettre en avant les jeunes puisqu'il était question d'école, de collège et de lycée. Alors que cet axe mettait en avant le public qui m'intéressait le plus en tant que future professionnelle de la jeunesse, je me suis aperçu qu'une grande partie de ce public était exclue du fait d'un statut administratif qui ne permet pas à tout le monde d'être scolarisé. Comme nous l'avons évoqué précédemment, des dispositifs tels que les UPE2A sont mis en place pour accueillir les jeunes exilés mineurs qui ont le droit d'être scolarisés. Nonobstant, une majorité de ces jeunes exilés ne peuvent pas bénéficier de ce droit de par leur âge. Aussi, pour pallier ce manque de prise en charge, le monde associatif se déploie pour offrir des alternatives éducatives informelles à destination des exilés. En France, les associations font partie des premiers organismes à avoir pris en compte l'apprentissage à destination des personnes exilées allophones. (Adami 2012)¹⁹.

Ensuite, il fallait que je puisse étudier et intégrer ce public au projet de recherche dans l'intérêt de mettre en avant une jeunesse dont on ne parle pas suffisamment et pour nourrir ma réflexion personnelle. Après une brève revue de la littérature sur le sujet, force était de constater que peu de chercheurs ont porté leurs travaux sur les personnes exilées en tant qu'individus. Bien souvent, l'on étudie ces publics au regard d'une institution, de leur parcours d'exil, de la société etc. L'individu n'est que rarement mis au centre de la recherche. De fait, il m'a semblé pertinent de me questionner sur le sujet en valorisant les personnes concernées.

¹⁹ Adami, H. (2012). La formation linguistique des migrants adultes. *Savoirs*, 29(2), 9

En 2003, Michèle Guigue²⁰, constate qu'il n'y a très peu de recherches et de réflexions faites autour de l'orientation scolaire et le point de vue des jeunes n'est jamais pris en compte bien que ce soit le public concerné. Selon elle, « l'élève est au centre du système éducatif » c'est la raison pour laquelle il est nécessaire de le valoriser en lui donnant la parole et en lui permettant d'être acteur de son choix. Elle affirme qu'il est nécessaire de le laisser « explorer leurs intérêts et les caractéristiques de leur personnalité ». Quinze ans plus tard, en 2018, Maïtena Armagnague-Roucher et Isabelle Rigoni²¹ font le même constat, lorsque des travaux portent sur la scolarisation des jeunes et des enfants, ces derniers ne sont pas présents.

À la suite de ces lectures et des discussions avec mon équipe de co-chercheurs, ma mission de stage a définitivement été validée ; j'allais m'intéresser aux jeunes exilés de Rennes, à la façon dont ces jeunes sont à l'origine de leurs choix et à leur vécu pendant la crise sanitaire.

²⁰ Guigue, M. (2003). Le point de vue des jeunes sur l'orientation en milieu scolaire. *Revue française de pédagogie*, 144, 134- 137.

²¹ Armagnague-Roucher, M. & Rigoni, I. (2018). Exprimer son expérience scolaire dans la migration : une analyse des méthodes participatives. *La nouvelle revue - Éducation et société inclusives*, 82, 27-45. <https://doi.org/10.3917/nresi.082.0027>

2.1.1 L'enquête

La méthode

L'intérêt de cette enquête était de recueillir le point de vue des jeunes exilés sur leur orientation scolaire lorsqu'ils sont scolarisés, et ce qu'ils auraient choisi s'ils avaient pu être scolarisés. Dans le cadre du projet de recherche DECHE, les jeunes qui ont accepté de participer à la recherche sont considérés comme des « co-producteurs » comme les nomment Maïtena Armagnague-Roucher et Isabelle Rigoni 2017²². En accord avec la méthodologie de recherche participative de Elsa Lechner²³, il y a la volonté d'aborder les personnes concernées comme étant des « sujets partenaires de la recherche » en rupture avec le statut d'objets de recherche qui peut leur être attribués.

Toutes et tous ont répondu à un entretien semi-directif. Ici, c'est la méthodologie des entretiens biographiques de Anne Revillard²⁴ qui a été appliquée. Selon Anne Revillard, le

22 Armagnague, M., Cossée, C., Cossée-Cruz, E., Hieronimy, S., Lallouette, N. (2017). Combiner sociologie et arts dans le recueil des données. Éléments vers une conceptualisation des méthodes artistiques dans les enquêtes qualitatives: l'exemple d'une recherche sur la scolarisation des enfants migrants. *Migration Société*, 167, 63-76.

²³ Lechner, E. (2013). Recherche participative : contribution à partir d'un travail effectué avec des migrants dans la ville de Coimbra [1]. *Le sujet dans la cité*, 4, 222-236. <https://doi.org/10.3917/lhdlc.004.0222>

24 Revillard, Anne. « La réception des politiques du handicap : une approche par entretiens biographiques », *Revue française de sociologie*, vol. vol. 58, no. 1, 2017, pp. 71-95.

questionnement doit concerner l'ensemble du parcours vécu des personnes interrogées. L'objet d'étude ne doit pas être cité explicitement aux personnes enquêtées, les questions doivent être générales et certaines doivent précisément porter sur le sujet étudié.

Les participant.e.s

Dans le cadre de ce projet, nous avons questionné une dizaine de jeunes, entre 16 et 30 ans ayant connu un parcours d'exil, sept jeunes hommes et trois jeunes femmes.

Certain.e.s sont scolarisé.e.s, d'autres ne le sont pas. Les questions ont porté sur leur situation actuelle, la façon dont ils et elles ont vécu et dont ils et elles vivent la crise sanitaire et enfin, nous les avons questionné.e.s sur leur rapport à l'école, sur la place du choix dans leur vie. A travers ces récits, il y a la volonté de confronter ce que font les jeunes, ou ce qu'ils souhaitent faire avec leurs rêves.

Ayant un engagement bénévole dans une association qui fait du lien entre les personnes exilées et les rennais.e.s (l'association D), j'avais dans mes contacts un certain nombre de jeunes qui étaient d'accord pour participer à la recherche. Par ailleurs, deux entretiens exploratoires ont été effectués auprès de professeures UPE2A avec l'objectif de construire une vision précise du fonctionnement de ces dispositifs et de la place du professeur.e dans les choix des élèves en situation d'exil. L'une des deux professeures m'a invitée à intervenir dans sa classe pour réaliser les entretiens biographiques. J'ai donc effectué des entretiens dans une salle de classe, (de façon individuelle), et d'autres chez moi, dans les locaux de l'association ou dans des cafés. J'ai choisi d'aborder les jeunes avec qui je suis amie. Il m'a semblé plus pertinent d'entamer ce type de conversation avec des jeunes que je connaissais déjà très bien. Il était nécessaire pour moi que ces entretiens biographiques soient de réelles conversations que j'aurais pu avoir avec eux dans d'autres circonstances afin de rester fidèle à leurs propos au moment de la rédaction de l'article. Concernant les jeunes participant.e.s que je ne connaissais pas, il m'a été plus difficile de créer une réelle discussion. Le dialogue n'était pas naturel, le climat de confiance n'existait pas avant et a eu parfois du mal à s'installer. Néanmoins, j'ai tenté d'être extrêmement vigilante avec le

choix du public et j'ai longuement discuté avec Paloma Fernandez Sobrino²⁵ qui a pris le temps de me faire part de sa méthodologie pour ne pas faire des personnes participantes des « objets d'études ». Elle prend le temps de connaître chacune des personnes qui participent à ses projets artistiques afin d'installer une relation de confiance avant d'aborder le sujet d'études auquel elle voudrait les faire participer. C'est pour cela que j'ai privilégié mes ami.e.s ayant un parcours d'exil dans le cadre du projet DECHE.

2.1.2 Les récits sous forme de portraits

Les récits biographiques prennent ici la forme de portraits. Tous les prénoms ont été anonymisés. L'anonymat a été imposé même si je savais que certain.e.s seraient à l'aise avec l'idée de faire apparaître leurs noms devant leur récit, certain.e.s voulaient même y associer une photo d'elle.eux.

La construction des portraits suit la chronologie des questions. J'ai tenté de rester fidèle aux propos des personnes avec lesquelles j'ai échangé. Ainsi, j'ai gardé certains termes ou certaines expressions utilisés par les personnes interrogées, j'ai volontairement insisté sur les répétitions de mots ou d'expression qu'on fait mes interlocuteurs. J'ai tenté de faire ressortir tous les aspects abordés.

Tous les entretiens ont été conduits en français. Il s'agit d'un choix que j'ai dû faire pour mener à bien ma mission de stage bien que cela constitue un biais puisqu'une sélection a été faite. Il ne me semblait pas envisageable de solliciter des personnes allophones dans le cadre de cette étude. J'estime que les échanges que j'ai eu avec les participant.e.s ont été sincères et authentiques parce qu'aucun intermédiaire ne s'est dressé entre nous. Si j'avais fait le choix de faire appel à des traducteurs.trices cela aurait peut-être enlever l'authenticité de nos échanges.

²⁵ Paloma est metteure en scène, auteure de projet et artiste associée au collectif « l'âge de la tortue ». Elle est notamment à l'initiative du projet européen « L'Encyclopédie des Migrants » qui est un recueil de 400 histoires de vie de personnes exilées d'Europe <https://www.encyclopedie-des-migrants.eu>.

2.2 Mise en avant des récits recueillis

Le rendu final de cette étude prend la forme d'un article. Il s'agit de valoriser les propos recueillis et de les rendre accessibles au plus grand nombre. Bien que la méthode utilisée soit fortement inspirée de la méthode de recherche classique, il y a la volonté de sortir de ce schéma classique et d'aller au-delà.

Aussi, j'ai fait le choix de ne pas retranscrire les entretiens que j'ai eu avec les participant.e.s mais de les mettre en récit. L'intérêt, est de faciliter la lecture pour tout le monde : pour les personnes concernées elles-mêmes lorsqu'elles sont en capacité de lire et pour toutes les personnes s'intéressant à la question peu importe d'où viennent-elles. La recherche participative doit permettre de réduire les inégalités et de démocratiser les savoir. C'est dans cet intérêt que j'ai choisi de rédiger les résultats de mon étude de cette manière.

Ainsi, il m'a semblé nécessaire et pertinent de mettre en avant ces récits au sein même de cet écrit réflexif. Alors qu'il était question de présenter seulement quelques extraits, j'ai choisi de présenter l'entièreté de mon travail. Ces récits, qui se destinent dans un premier temps aux médias de vulgarisation scientifique ont, me semble-t-il, toute leur place dans un écrit réflexif qui a pour finalité d'être public.

2.2.1 - *Les récits au sein de l'article*

Chams

Chams* a 28 ans, il vient du continent africain. Cela fait trois ans qu'il vit à Rennes. En CADA pour le moment, il attend de pouvoir emménager dans l'appartement qui lui a été attribué. Il est régularisé, il a le statut de réfugié. La plus grande difficulté de Chams, depuis qu'il est en France, c'est de vivre loin de sa famille. Il est l'aîné d'une fratrie de onze enfants.

Comme beaucoup, Chams a mal vécu l'annonce du confinement, il n'a pas pu chercher et par conséquent trouver du travail. Il lui a été impossible de continuer son apprentissage de la langue française et il n'a pas pu prévoir son déménagement.

En attendant, Chams bénéficie du RSA mais ça ne lui plait pas. Il ne supporte pas l'idée de vivre des aides de l'Etat.

Chams pense avoir passé l'âge d'aller à l'école, d'étudier. Selon lui, en France les études dépendent de l'âge et ça n'est pas à 28 ans que l'on peut commencer à étudier. Dans son pays, il a étudié jusqu'au lycée.

Aujourd'hui Chams se forme à la menuiserie mais en réalité il rêverait d'aller à l'université pour y étudier la civilisation et l'histoire du Monde. Il n'est pas envisageable pour lui d'intégrer l'université, il dit avoir passé l'âge.

Le plus important pour Chams c'est de travailler, de fonder une famille et de tout faire pour que ses futurs enfants puissent étudier tout ce qu'ils voudront en France.

Le rêve de Chams c'est de réussir sa formation de menuisier. Il ne rêve pas d'être millionnaire.

S'il avait pu choisir, il aurait étudié la comptabilité ou l'économie pour être commercial et se déplacer à la rencontre de potentiels acheteurs. Il ne veut pas rester sur une chaise, il veut être sur le terrain.

Chams déplore le manque d'informations pour encourager les jeunes gens exilé.e.s à étudier.

En France tout est extrême affirme Chams : les pauvres restent pauvres tandis que les riches restent riches. S'il avait le pouvoir, il ferait en sorte que toutes les personnes soient égales.

Amina

Amina* a 16 ans, elle vient d'Europe. Ses parents sont originaires d'Afrique du Nord. A Rennes depuis un an, elle est scolarisée en classe UPE2A, en 3ème.

Ça a été difficile pour elle de quitter son pays et ses ami.e.s. Amina avait peur qu'on se moque d'elle à l'école. Elle est arrivée pendant le confinement, elle n'a pas pu être scolarisée en arrivant. Pendant le confinement, Amina regardait des séries sur Netflix pour apprendre le français.

Amina était au collège avant d'arriver en France, en quatrième année. Elle explique que dans son pays le système est différent : il n'y a pas de filières professionnelles ou générales, on choisit une voie professionnelle à l'université, pas avant.

Amina n'a pas choisi d'aller en 3ème UPE2A, elle a fait des tests et elle a reçu un courriel avec les indications. C'est sa tante qui l'accompagne dans ses démarches administratives, Amina dit que sa tante sait tout parce qu'elle est née en France.

Alors qu'elle avait des appréhensions quant à l'accueil que lui réserverait ses camarades français.e.s, elle a été agréablement surprise ; tout le monde est très attentionné avec Amina.

Sa tante lui conseille d'être assistante commerciale, alors c'est ce qu'elle va choisir pour l'année prochaine. Il ne faut pas trop étudier sans savoir quel métier exercer affirme Amina, c'est sa tante qui le dit.

Elle ne connaît pas toutes les filières qu'elle pourrait choisir.

Passionnée d'esthétique, elle a longuement hésité entre cette filière et la filière commerciale.

Pour Amina, il est impossible de passer un bac général, elle pense que c'est trop difficile bien qu'elle y ait songé.

Le rêve d'Amina est de devenir médecin mais elle pense que ce rêve n'est pas réalisable. Elle ne pense pas avoir le niveau pour intégrer une filière générale puis une école de médecine.

Jamel

Jamel a 24 ans, il est à Rennes depuis bientôt un an. Son arrivée a été compliquée, c'était juste après le premier confinement ; il ne connaissait personne. Il est arrivé à Rennes un peu par hasard, il est parti d'Afrique du nord et s'est retrouvé en Europe.

Dans le premier pays européen dans lequel il est arrivé, il a fait du « stop » et s'est retrouvé à Rennes.

Peu après son arrivé, la France se confinait de nouveau. Ça a été très difficile pour Jamel, il a dû rester dans un local clos pendant toute la durée du confinement, il avait accès aux toilettes et à un lavabo, c'est tout. En situation irrégulière, Jamel avait très peur de sortir pendant le second confinement alors même que c'était autorisé. Et quand il sortait, il ne savait pas où aller, il ne connaissait personne. Depuis, Jamel change régulièrement d'hébergement, il a été hébergé dans une chambre universitaire par une amie durant les vacances de Noël, ensuite chez un ami, puis chez un autre...

Jamel est bénévole dans deux associations culturelles et artistiques rennaises. Il pense que c'est une bonne chose d'être engagé dans différentes structures, ça lui a permis de rencontrer du monde, des personnes qui peuvent l'accompagner et ça lui permet d'apprendre de nouvelles choses.

Jamel avait l'habitude d'aller récupérer des colis alimentaires auprès d'associations solidaires jusqu'au moment où il s'est fait contrôler par la police aux frontières devant ces associations. Ce qui lui a causé un certain nombre de problèmes du fait de sa situation.

Avant d'arriver en France, Jamel se formait à l'électricité dans son pays. Il est allé au lycée jusqu'à ses 21ans.

Il aurait aimé continuer d'étudier en France, mais c'est impossible parce que pour le moment il n'a pas de document administratif qui lui permette de le faire. Quand il le pourra, il reprendra une formation en électricité pour devenir électricien... ou chauffeur-livreur.

Son rêve c'est de devenir gendarme mais Jamel ne pense pas que ce soit un rêve accessible parce qu'il ne connaît pas les conditions d'accès.

Jamel a le sentiment de ne pas être aidé par la France. S'il avait le pouvoir il créerait des logements accessibles pour tout le monde sans condition de statut et faciliterait l'accès aux aides financières.

Said

Said a 30 ans, il a quitté le continent africain il y a 3 ans et est arrivé à Rennes.

Lors du premier confinement Said était hébergé dans une ferme, il était bien entouré. La vie à la campagne n'a pas vraiment été perturbée. Il était bénévole dans une association solidaire, il distribuait des colis alimentaires aux plus démunis, lui-même en bénéficiait.

Le plus difficile pour Said, c'est l'apprentissage de la langue : selon lui, la langue c'est la clé. Si l'on parle bien, il est possible d'établir des relations avec les personnes, sinon c'est difficile.

Avant de quitter son pays, il étudiait à l'université l'ingénierie de la mécanique. En arrivant en France, Said avait envie de continuer ses études mais il pense qu'il n'est pas facile de se lancer quand la langue constitue une barrière. Il aimerait pouvoir devenir mécanicien ici en France.

Le rêve de Said c'est de devenir entraîneur de foot. Il est sûr de pouvoir y arriver, ce qu'il lui faut, c'est de la détermination.

Said ne sait pas s'il existe suffisamment de dispositifs en France pour accueillir les personnes exilées ; la France est trop vaste, c'est difficile d'avoir connaissance de tout ce qui existe. En outre, en Bretagne, il existe une multitude de dispositifs et d'associations, il est possible de faire beaucoup d'activités.

S'il avait le pouvoir Said ferait en sorte que tout le monde soit accompagné sans conditions sociales. Il s'attacherait à mettre en avant les problèmes que peuvent rencontrer les personnes exilées et créerait des lois en fonction de ces problématiques.

Amir

Amir vient d'un pays d'Afrique, il a 21 ans, il est arrivé à Rennes il y a un an et demi. Dans son pays, il a été scolarisé jusqu'à la fin du lycée. Amir explique que le fonctionnement scolaire dans son pays est différent, il a choisi le métier qu'il voulait faire à la fin du collège : il a étudié l'électricité.

En arrivant en France, Amir désirait aller à l'école sans savoir ce qu'il était possible de faire, il voulait simplement finir ses études dans la filière qu'il a choisie : l'électricité.

Amir est actuellement en CAP électricité dans un Centre de Formation Pédagogique. La formation lui plaît, il aime étudier et voudrait aller au minimum jusqu'au bac parce que c'est le rêve de son père.

Amir est dans la classe « des étrangers », dans le dispositif UPE2A.

Après un bac professionnel, Amir voudrait intégrer un BTS et travailler avant de reprendre ses études jusqu'en Master 2.

Amir pense que son statut de jeune exilé réfugié n'a pas d'incidence sur sa scolarisation et son orientation. Ce qui joue c'est le niveau de langue, il faut savoir parler français et connaître le système éducatif français pour s'en sortir. S'il n'avait pas la langue il ne serait pas capable de communiquer avec les autres et de formuler ses envies.

Le rêve de Amir est de devenir footballeur professionnel. Du fait de son âge, Amir a abandonné son rêve, il est trop vieux pour se lancer.

Rahma

A Rennes depuis 10 mois, Rahma vient du Moyen-Orient et d'Afrique. Elle a 25 ans, c'est une artiste autodidacte.

Le plus compliqué pour Rahma, c'est d'apprendre le français, elle vise un certain niveau qui n'est pas accessible financièrement si l'on n'est pas prêt à payer.

Rahma a commencé des études de médecine puis d'infirmière au Moyen-Orient, elle n'a pas été jusqu'au bout parce qu'elle ne prenait pas de plaisir à étudier ces filières. En arrivant en France, elle s'est découverte un talent et une passion pour l'art ; depuis elle veut étudier le stylisme et le modélisme. Rahma prend toutes ses informations en ligne et elle a découvert qu'il fallait payer une certaine somme pour atteindre son objectif... Ce qui constitue un réel obstacle pour Rahma.

Elle a bénéficié d'une formation FLE durant laquelle il y avait beaucoup de conseils concernant l'orientation alors que les cours de français étaient insuffisants. Rahma pouvait faire un stage durant cette formation mais le COVID l'en a empêché. Si elle avait pu, elle aurait fait un stage auprès d'un couturier ou d'une couturière.

Rahma est touchée par l'accompagnement dont elle bénéficie ici en France. Son assistante sociale et sa conseillère en insertion professionnelle se comportent avec elle de façon très amicale.

Le rêve de Rahma c'est de devenir styliste-modéliste et d'avoir sa propre marque. Elle pense qu'il est possible d'atteindre ce rêve (ou cet objectif) avec de la force et de la détermination. Rahma est sûre de trouver ce qu'elle veut exactement.

Elle est reconnaissante d'être en France et de vivre tout ce qu'elle vit, c'est justement pour cette raison que Rahma va atteindre son but.

Si elle avait le pouvoir, Rahma mettrait en place davantage de cours de français à destination des personnes qui voudraient apprendre. Des cours réguliers avec différents niveaux. Aussi, elle faciliterait l'accès aux documents administratifs pour que tout le monde ait « les papiers ».

Malik

Malik vient du continent Africain, il est arrivé à Rennes à 16 ans mais n'a jamais été reconnu mineur non accompagné. Aujourd'hui Malik est toujours dans l'attente d'une réponse concernant sa demande de régularisation, il a maintenant 19ans.

Depuis qu'il est à Rennes, il est logé chez une famille d'accueil qui ne l'accompagne pas toujours dans ses démarches. Quand il veut faire quelque chose, sa famille d'accueil le soutient.

En arrivant en France, Malik avait absolument envie d'aller à l'école pour étudier, en attendant il a appris le français dans toutes les associations rennaises qui proposent des cours de français.

Cela fait deux années que Malik est scolarisé en Maison Familiale Rurale. Ne pouvant pas payer les frais de scolarité, sa famille d'accueil a fait un appel au don pour aider Malik. Cela ne lui plait pas, Malik aurait préféré être reconnu mineur et être pris en charge financièrement par le Département.

Malik n'a pas choisi sa filière et le niveau, il a été là où il était possible d'étudier. S'il avait pu choisir, Malik se serait inscrit en lycée professionnel pour apprendre le métier de plâtrier. Cette année, Malik est en alternance mais il n'est pas rémunéré. Alors que son entreprise lui propose un apprentissage pour l'année suivante, Malik se voit obligé de refuser. Tant qu'il n'est pas reconnu par l'Etat français, il ne pourra

pas signer de contrat et ne pourra pas être indemnisé. Cette situation dégoûte Malik, il ne voit aucune évolution et songe à quitter Rennes pour d'autres horizons.

Le rêve de Malik, celui qu'il garde dans son cœur, c'est d'aller à l'université et de devenir avocat.

Malik pense qu'il n'y a rien qui existe pour l'aider à réaliser son projet, du fait de son âge il pense devoir se débrouiller tout seul.

Si Malik avait le pouvoir il donnerait plus de droits aux jeunes exilés mais pas autant que les jeunes nés ici, en France. Malik rendrait le logement et l'école accessibles. Pour cela, il utiliserait l'argent des personnes qui peuvent payer des impôts et aiderait celles qui ne peuvent pas en payer.

2.2.2 - L'analyse de ces récits

Précisons que lors des entretiens il n'a pas été question d'aborder frontalement la question de la classe sociale de ces personnes exilées. Bien que cela soit parfois révélé par d'autres marqueurs, ou par des éléments qui étaient en ma possession avant cette enquête. Un certain nombre de déterminismes pèsent sur ces personnes, et par conséquent pèsent sur les choix des jeunes et la croyance en la possibilité ou non de réaliser leurs rêves. Dans le cadre de ce projet, l'objectif n'était pas d'analyser ces déterminismes et leurs causes.

Après lecture de ces portraits, l'on constate que la question du choix est effectivement très présente dans les récits des jeunes exilés. Bien que la notion de rapport au choix n'ait jamais été citée lors des entretiens, ni par moi, ni par les jeunes, cela transparait dans leurs discours : les rêves cités sont très souvent à l'opposé de ce qu'ils font ou de ce qu'ils ont l'intention de faire. Si l'on se permettait une brève analyse, on pourrait alors affirmer que certains de ces jeunes n'osent pas croire en la réalisation de leurs rêves.

Prenons l'exemple de Amina, elle rêverait de devenir médecin sans penser qu'il sera possible un jour de réaliser ce rêve. Ni son environnement familial, ni son environnement social ne lui laisse la possibilité d'y croire. Ce qui est intéressant dans le parcours d'Amina c'est son plurilinguisme dont elle n'a nullement conscience : Amina est capable de parler Français, Anglais, Espagnol et Arabe couramment. Contrairement à Rahma, elle n'a jamais mis cette compétence en avant comme si celle-ci n'était pas valorisante.

Marie Rose Moro, psychanalyste spécialisée dans les questions d'interculturalité, affirme que l'environnement social, et plus précisément l'école se doit de reconnaître et valoriser les différentes cultures qui coexistent en son sein et la grande importance que les enfants et les jeunes aient une représentation positive de leur langue, culture etc (Marie Rose Moro et Claire Mestre, 2011)²⁶ . Selon une étude menée par la psychanalyste en 1994, les enfants de personnes exilées réussissaient mieux à l'école que leurs camarades natifs nés de parents natifs, parce qu'ils avaient une image positive de leur culture et dans certains cas étaient bilingues (Ibid).

Enfin, si la société d'accueil reconnaissait et valorisait les cultures différentes alors les jeunes auraient un pouvoir d'agir plus important qui leur permettrait peut être d'envisager et de réaliser leurs rêves.

D'autres, comme Chams, n'osent pas imaginer réaliser leur rêve. Chams laisse paraître qu'il est prêt à abandonner son rêve en espérant que ses futurs enfants pourront jouir d'un accès aux études que lui n'envisage plus aujourd'hui. Dans son récit, l'on relève un certain nombre de problèmes auquel il doit faire face (le déménagement, la recherche de travail, la solitude...). De même, Jamel renonce à son rêve parce qu'il ne connaît pas les modalités pour y accéder.

Dans ces deux récits, on constate que les jeunes sont dans une gestion de l'urgence qui entrave l'importance qu'ils devraient accorder à leur bien-être.

Enfin, ceux qui sont dans le système éducatif, Amir et Malik tendent à appréhender les choses telles qu'elles arrivent. Ils souhaitent apparemment s'inscrire dans ce schéma scolaire, passer des diplômes et envisager un métier dans le domaine étudié. Bien qu'ils aient un rêve, cette stabilité scolaire leur permet d'évoluer petit à petit sans qu'ils aient besoin de donner de la place et du poids à leur rêve. Peut-être se considèrent-ils reconnaissants d'avoir cette stabilité?

Enfin, alors même que ces jeunes sont accueillis et ont une situation régulière pour certain.e.s, sont-ils considérés à leur juste valeur ? Il est nécessaire de prendre en compte les différences de chacun et d'y porter un intérêt. La prise en compte de la différence d'autrui

²⁶ Moro, M. & Mestre, C. (2011). Les enfants de migrants à l'école : une chance !. *L'Autre*, 12, 254-255.

<https://doi.org/10.3917/autr.036.0254>

ne doit toutefois pas faire l'objet de stigmatisation. Il conviendrait alors, pour toutes les personnes intervenant dans le processus d'accueil de trouver un équilibre afin de parvenir à un vivre ensemble qui considérerait et valoriserait les particularismes culturels de chacun.e.s. En effet, la différence de chacun.e, la culture notamment, offre une vision singulière du monde en fonction des normes et des valeurs qui habitent l'individu. Ce sont, selon Kerzil (2002)²⁷, les normes et valeurs qui ne sont pas visibles qui comptent le plus, or, l'importance est donnée aux normes et aux valeurs que nous voyons telles que la langue, les rites, les modes de vie qui finalement font l'objet d'une stigmatisation qui entrave de fait la notion de choix.

2.3 La notion de légitimité dans la recherche participative.

Lors de la mise en pratique de ma mission de stage, je me suis questionnée sur mon travail. Je me suis demandée quel était l'intérêt de cette production et quel était l'intérêt des personnes qui ont accepté de répondre à mes questions. Finalement, c'est le fait d'en avoir longuement échangé avec les personnes participantes qui a permis de dissiper mes doutes quant à la légitimité de ce travail. Toutes les personnes ayant lu leur récit biographiques ont compris l'intérêt et ont validé symboliquement la démarche.

La question de la légitimité au sein de la recherche demeure une notion omniprésente dans l'esprit d'une équipe de recherche participative. D'une part les acteurs et actrices de la société civile questionnent leur légitimité à produire des savoirs alors qu'ils et elles ne sont pas chercheur.e.s. D'autre part les chercheur.e.s questionne leur légitimité à enquêter sur un terrain dont ils et elles ne connaissent pas la réalité.

Il conviendrait de se questionner de nouveau sur l'intérêt de la recherche participative pour définir la légitimité des acteurs et actrices de la recherche. Selon Maïte Juan²⁸, ce mode de recherche doit d'une part participer à l'augmentation du pouvoir d'agir de la société civile et d'autre part doit permettre de questionner le monopole des chercheur.e.s dans la

²⁷ Kerzil, J. (2002). L'éducation interculturelle en France : un ensemble de pratiques évolutives au service d'enjeux complexes. *Carrefours de l'éducation*, 14(2), 120.

²⁸ Juan, M. (2019). *Un panorama des recherches participatives*. Démocratie & participation - Groupement d'Intérêt Scientifique. <https://www.participation-et-democratie.fr/un-panorama-des-recherches-participatives-0>

production des savoirs. Il s'agit de rendre acteurs et actrices toutes les personnes participant à la recherche les rendant ainsi légitimes de produire des savoirs. Finalement, l'intérêt de la recherche participative, et plus précisément, l'intérêt du projet DECHE est d'améliorer la condition de vie des personnes exilées. Il semble alors nécessaire de rassembler une équipe plurielle pour produire des savoirs.

Aussi, la recherche participative permet la démocratisation de la science dans la mesure où les acteurs et les actrices de la société civile produisent des savoirs aux cotés de chercheurs. Ces savoirs sont reconnus, publiés et diffusés. De fait, cette reconnaissance des savoirs permet la reconnaissance de nouvelles façons de concevoir lesdits savoirs et ainsi permet de rendre légitimes ces productions.

Conclusion

Bien que le projet ait été écrit par des chercheur.e.s, il y a eu la volonté de faire intervenir un ensemble de personnes venant d'horizons différents pour traiter la question. L'horizontalité des rapports entre universitaires et les autres statuts est alors de mise. Or, chacune des équipes est suivie par une personne issue du monde de la recherche, une personne reconnue par l'université comme étant chercheur.e.

Ces projets financés par l'ANR sont fortement valorisés et représentent une opportunité pour certains. L'on peut alors questionner l'implication de certain.e.s chercheur.e.s au sein de ce projet de recherche : Sont-ils.elles présent.e.s pour s'investir dans un projet de recherche participative qu'il.elle juge intéressant ? Il est arrivé que la personne référente d'un axe ne soit pas ou très peu disponible pour son équipe, ne participe pas aux réunions transversales et il est arrivé également que la personne référente n'ait aucune connaissance du sujet traité. Plus précisément, nous avons eu le cas d'un.e chercheur.e qui proposait simplement de relire le rendu final pour y apporter quelques modifications en cas de besoin et qui restait silencieux.se lorsqu'on l'invitait aux réunions d'équipe. L'on constate alors que la participation à ce projet de recherche peut représenter uniquement une opportunité de carrière, un enrichissement à des fins personnelles en rupture avec l'enrichissement collectif dont se nourrit le projet.

Force est de constater que perdure un rapport de force au sein de ce projet de recherche participative qui se veut transversal. Le projet est financé par l'Agence Nationale de Recherche et est coordonné par l'Université qui finance l'équipe. De fait, une hiérarchisation est induite par ce fonctionnement vertical entre financeurs et financés.

Les limites de la co-recherche résident également dans les difficultés de communication qui peuvent exister au sein d'un même axe ou dans les relations entre les différents axes. Il s'agit d'un collectif d'une petite dizaine de personnes, il n'est pas toujours possible

d'entrer en contact avec les différentes personnes qui composent ce collectif. Naturellement, il va être plus facile de communiquer essentiellement avec les personnes de son équipe ou avec les personnes avec qui des affinités pré-existent. Le manque de communication peut créer une mauvaise ambiance de groupe et conduire à de mauvaises conditions de travail. La communication dans un travail collectif est indispensable pour coopérer. Faire sans les autres est réducteur et les bénéfices à fonctionner en collectif sont profonds bien que les rapports à autrui soient complexes.

Les rapports de pouvoir dans une organisation qui se veut transversale continuent d'exister. La hiérarchie dans un groupe peut instaurer des déséquilibres entre ceux qui se pensent ou sont considérés plus forts ou plus faibles dans un domaine donné. Au sein d'un collectif de co-chercheurs il est important de reconnaître et valoriser chaque individu avec ce qu'il ou elle est et ce qu'il ou elle a. Il est nécessaire, lorsque nous avons un objectif commun de créer une dynamique commune qui emmène l'ensemble des acteurs.trices dans la même direction, en tentant de mettre à profit ses motivations personnelles dans l'intérêt du collectif.

A mon sens, il aurait été intéressant de garder la même équipe de travail tout le long de la recherche. Dans ce projet, des personnes sont arrivées puis sont parties au cours de ce projet. Pendant mon stage, trois personnes ont quitté l'équipe, pour des raisons justifiées, alors que la recherche n'était pas finie. Ces départs nécessitent que l'équipe se réorganise sans cesse, les dynamiques qui étaient impulsées par les personnes qui ont quitté le projet ne trouvent pas toujours de relais. Aussi, il aurait été pertinent d'avoir une équipe encore plus variée. Nous l'avons vu, toutes les personnes travaillant sur le projet ont un parcours universitaire, peut-être aurait-il été pertinent d'avoir dans l'équipe des personnes plus éloignées de l'université et encore plus proche du terrain pour avoir une autre vision de la recherche et des productions académiques que nous sommes contraints de réaliser ?

Bibliographie

- Adami, H. (2012). La formation linguistique des migrants adultes. *Savoirs*, 29(2), 9
- Armagnague, M., Cossée, C., Cossée-Cruz, E., Hieronimy, S., Lallouette, N. (2017). Combiner sociologie et arts dans le recueil des données. Éléments vers une conceptualisation des méthodes artistiques dans les enquêtes qualitatives: l'exemple d'une recherche sur la scolarisation des enfants migrants. *Migration Société*, 167, 63-76.
- Armagnague-Roucher, M. & Rigoni, I. (2018). Exprimer son expérience scolaire dans la migration : une analyse des méthodes participatives. *La nouvelle revue - Éducation et société inclusives*, 82, 27-45.
- Bellot, C. & Rivard, J. (2013). La reconnaissance : un enjeu au coeur de la recherche participative. *Nouvelles pratiques sociales*, 25(2), 105–124.
- Ferrarotti, F. (2013). Partager les savoirs, socialiser les pouvoirs. *Le sujet dans la cité*, 4, 18-27. <https://doi.org/10.3917/lhdlc.004.0018>
- Guigue, M. (2003). Le point de vue des jeunes sur l'orientation en milieu scolaire. *Revue française de pédagogie*, 144, 134- 137.
- Hassenteufel, P. (2005). De la comparaison internationale à la comparaison transnationale: Les déplacements de la construction d'objets comparatifs en matière de politiques publiques. *Revue française de science politique*, 55, 113-132. <https://doi.org/10.3917/rfsp.551.0113>
- Juan, M. (2019). *Un panorama des recherches participatives*. Démocratie & participation - Groupement d'Intérêt Scientifique. <https://www.participation-et-democratie.fr/un-panorama-des-recherches-participatives-0>
- Kerzil, J. (2002). L'éducation interculturelle en France : un ensemble de pratiques évolutives au service d'enjeux complexes. *Carrefours de l'éducation*, 14(2), 120

Lechner, E. (2013). Recherche participative : contribution à partir d'un travail effectué avec des migrants dans la ville de Coimbra. *Le sujet dans la cité*, 4, 222-236.

Mias, C. (2005). L'autobiographie raisonnée, outil des analyses de pratiques en formation. *L'Orientation scolaire et professionnelle*, 34/1, 29- 45. <https://doi.org/10.4000/osp.538>

Millot, G., Neubauer, C. et Storup, B. (2012). La recherche participative comme mode de production de savoirs : un état des lieux des pratiques en France. Fondation Sciences Citoyennes.

Moro, M. & Mestre, C. (2011). Les enfants de migrants à l'école : une chance !. *L'Autre*, 12, 254-255.

Revillard, Anne. « La réception des politiques du handicap : une approche par entretiens biographiques », *Revue française de sociologie*, vol. 58, no. 1, 2017, pp. 71-95

Roux, B. (2018). *L'art de conter nos expériences collectives* (éditions du commun éd.). éditions du commun.

Vacher, Y. (2015). *Construire une pratique réflexive*. De Boeck

Warchol, N. (2012). Autonomie. Dans : Monique Formarier éd., *Les concepts en sciences infirmières: 2ème édition* (pp. 87-89). Toulouse, France: Association de Recherche en Soins Infirmiers.

SITES INTERNET

<https://www.cnrtl.fr/definition/autonomie>

<https://www.cnrtl.fr/definition/réflexion>

<https://www.universalis.fr/encyclopedie/reflexivite-sociologie/>

LISTE DES ANNEXES

Annexe 1 Guide d'entretien de Maxime Lecoq et Benjamin Roux